

—Eh ! bien, je vais à sa recherche... Nous reviendrons ensemble...

—Vous déjeunerez ici, mon cher maître ?

—Et j'y dînerai aussi... j'y passerai la journée tout entière, et j'ai même l'intention de ne repartir que demain matin...

Paul, en effet, ne quittait guère le chemin de halage.

Ses yeux étaient tournés sans cesse vers le parc du *Petit-Castel*, espérant toujours voir apparaître sous les arbres le visage adoré de la *Fée des Saules*.

Il passait ainsi de longues heures silencieuses, semblant prendre à tâche d'aviver son chagrin par le souvenir.

Le jeune homme n'avait point vu la Fouine depuis le jour où celui-ci s'était laissé conter par Angèle que Marthe venait de partir pour l'Amérique ; le pêcheur, ne voulant pas apprendre à Paul cette mauvaise nouvelle et craignant de ne pouvoir garder le secret avait évité de le rencontrer.

Dans le but de rendre toute rencontre improbable, il ne pêchait plus aux mêmes endroits depuis quelques jours, et c'était maintenant aux environs de Joinville-le-Pont qu'il allait amorcer ses coups, et tenter la chance.

Paul n'avait donc pas même la ressource de parler de son amour au pêcheur, son unique confident. Or, rien au monde ne soulage comme de raconter ses douleurs. Le fardeau dont on porte le poids sur ses épaules s'en trouve allégé de moitié.

Le fils de Raymond ne voulait point se confier à Madeleine, et son isolement continuel, son mutisme forcé, redoublaient son mal.

Ses joues se creusaient.

La pâleur de son visage prenait des teintes livides.

Ses yeux entourés d'un cercle bleuâtre et ses paupières rouges portaient la trace des insomnies et des larmes versées.

Le jeune homme était encore assis sur la berge, à la même place, les yeux tournés comme de coutume vers le parc du *Petit-Castel*.

Fromental qui, suivant les indications de Madeleine, s'était mis à sa recherche en remontant le chemin de halage l'aperçut de loin dans cette pose abandonnée et marcha plus vite.

Bientôt une très courte distance le sépara de son fils, mais celui-ci s'aborda si complètement dans sa pensée qu'il ne vit point l'ombre de son père s'allonger sur le gazon près de lui.

Raymond s'était brusquement arrêté.

Le visage pâle, amaigri, maladif, de son enfant bien-aimé frappa ses regards, et il se fit dans son cœur un grand déchirement, tandis qu'il contemplait avec une stupeur douloureuse cette jeune figure portant les stigmates de la souffrance.

Sans qu'il en eût conscience sa poitrine se souleva. Un sanglot s'échappa de sa gorge.

Arraché tout à coup à sa rêverie, Paul releva la tête et vit son père qui lui tendait les bras et dont le visage était baigné de larmes.

D'un bond l'enfant fut debout, courut à lui et lui jeta ses bras autour du cou.

Pendant quelques secondes on n'entendit d'autre bruit que les clapotements de la rivière, et les sanglots étouffés du père et du fils.

Paul fut le premier à se remettre.

Il comprenait bien que son père allait le questionner au sujet du chagrin qui le minait, et il voulait reconquérir son sang-froid, se tenir en garde, cacher son secret et détourner les soupçons de celui qui, plus que personne au monde, avait le droit de lui demander des comptes.

— Ah ! cher bon père, s'écria-t-il en couvrant de baisers les joues de Raymond, si tu savais comme je suis heureux de te voir !

—Et moi, cher enfant, je suis tout à la fois heureux et désemparé, répondit Fromental en regardant son fils avec une tristesse profonde.

—Désolé ! demanda Paul vivement... Pourquoi ?

—Parce que tu es plus souffrant... Je ne m'étais pas occupé de lisant la lettre de Madeleine... Mon instinct paternel m'avait bien servi...

—Madeleine t'avais donc écrit ?

—Oui, et son devoir était de le faire. La pauvre femme qui t'aime de tout son cœur avait été frappée, comme je le suis moi-même, du changement qui s'est opéré en toi... Elle m'a écrit, mais sans oser me dire toute la vérité. Elle voulait me laisser juge de l'étendue du mal... Ce mal est très grand, s'il faut s'en rapporter aux symptômes qui l'accompagnent... Paul, mon fils, mon cher enfant, qu'as-tu donc ?

—Mais père, je n'ai rien... répondit le jeune homme avec assurance. Toi et Madeleine vous vous inquiétez à tort !

Raymond haussa les épaules.

—A tort ! répéta-t-il.

—Sans doute...

—Explique-moi donc alors pourquoi ton visage est plus maigre, tes joues plus creuses, ton teint plus pâle qu'il y a huit jours ? Depuis une semaine, tes yeux ont perdu l'éclat qui leur restait encore. Tu souffres, mon enfant...

Paul essaya de sourire.

—Non, père, dit-il, je ne souffre point...

—Je ne te crois pas... Tu cherches à me tromper pour me rassurer, mais ta figure dément tes paroles...

—C'est donc ma figure qui est menteuse, car je n'éprouve aucune souffrance physique, père, je te l'affirme.

—Aucune souffrance physique, peut-être. Une souffrance morale, alors ?

Paul sentit son cœur battre à coups rapides et l'émotion le saisit à la gorge.

Cependant il balbutia :

—Quelle pourrait être cette souffrance morale ? Que manque-t-il à mon bonheur ?

—Eh ! le sais-je, moi ? Peut-être, malgré l'impossibilité de ma tendresse, ne suis-je pas assez clairvoyant pour comprendre tes pensées, pour deviner tes besoins, tes desirs.

—Père bien-aimé, ne dis pas cela et garde-toi bien de le croire ! répliqua Paul. Tu n'as rien à deviner, rien à prévoir... J'ai tout ce que je désire... Tu fais pour moi tout ce que tu peux...

La voix du jeune homme, en prononçant ces paroles, avait une expression qui remua Raymond jusqu'au fond de ses entrailles.

—Paul, tu n'es pas franc avec moi, dit-il en regardant son fils bien en face, dans le blanc des yeux.

—Moi... père ? balbutia l'enfant.

—Oui... tu as un secret que tu me caches... une douleur que tu veux garder pour toi seul...

Un petit frisson courut sur l'épiderme de Paul qui sentit son secret prêt à lui échapper.

—Eh bien ! père, dit-il vivement, puisque tu veux tout savoir, oui, c'est vrai, je souffre... mais d'ennui... rien que d'ennui...

—D'ennui ?

—Sans doute... Seul ici avec Madeleine, j'ai des heures de mélancolie qui n'ont point de cause... des humeurs noires. des tristesses vagues. Tout cela est ridicule, je ne l'ignore point... j'essaye... je lutte... je suis vaincu. Cela doit tenir à ma constitution débile... à mon tempérament nerveux... Mais je n'ai point de secret, père... point de douleur...

—Pourquoi cette obstination dans le mystère ? se demanda Raymond incrédule, que me cache-t-il donc ?

—Tiens, vois-tu, continua Paul, me voilà déjà plus animé, plus gai. C'est que l'ennui vient de disparaître... il me revivifie ! tu passeras la journée avec moi, n'est-ce pas, père ?

—Oui, cher enfant... mon plus vif désir serait de passer ici plusieurs jours, mais cela est impossible...

—Tu n'as point encore terminé tes travaux ?

—Non... et peut-être m'absorberont-ils plus longtemps que je ne croyais... Je suis forcé de faire en province de fréquents voyages... Cependant, j'aurais voulu que tu vinsses passer quelques jours à Paris...

—A Paris ! répéta Paul effrayé par l'idée de s'éloigner du *Petit-Castel* où il espérait revoir un jour la *Fée des Saules*. Tu veux que je quitte la campagne ?